

Le Musée britannique de Macao (1829-1834) : un nœud important du réseau de circulation des informations concernant l’histoire naturelle entre l’Angleterre, l’Inde et la Chine

戴丽娟

台湾中央研究院

LI-CHUAN TAI

Academia Sinica (Taiwan)

Jusqu’à une date récente, l’histoire des musées chinois, telle qu’elle est connue en Chine, a toujours considéré le Musée de Nantong, fondé en 1905, comme étant le premier musée de Chine¹. Pourtant, dans les années 1930, une première génération de muséologues chinois avait identifié, après une enquête généralisée, le Musée de Zikawei (1868-1952) comme étant le premier musée chinois, suivi par le Musée de la Branche chinoise du Nord de la Société asiatique royale (1874-1952)². Le Musée de Zikawei fut fondé par les jésuites français en 1868 à Shanghai, alors que le Musée de la Branche chinoise du Nord de la Société asiatique royale fut créé par des expatriés britanniques à partir de l’année 1874³. Après eux, il y eut encore quelques

-
1. Voir par exemple Zhongguo Buowuguan Xuehui (dir.), *Huigu yu zhanwang: Zhongguo Buowuguan fazhan bai nian* (Beijing: Zijincheng chubanshe, 2005). Certains chercheurs étrangers ont suivi ce point de vue sans s’interroger sur la pertinence de ce propos ; voir par exemple, Lisa Claypool, «Zhang Jian and China’s First Museum», *The Journal of Asian Studies*, vol. 64, n° 3, 2005, p. 567-604.
 2. Le résultat de cette enquête a été publié dans *Zhongguo bowuguan yilan*, Beijing, Zhongguo Bowuguan Xiehui, 1936.
 3. Pour le Musée de Zikawei, voir Li-Chuan Tai, «Shanghai’s Zikawei Museum (1868-1952): Jesuit Contributions to the Study of Natural History in China», *Asia Major*, vol. 30, n° 1, 2017, p. 109-

musées établis par les missionnaires occidentaux, mais on connaît très peu de choses les concernant. L'assertion des muséologues des années 1930 a d'ailleurs été peu à peu oubliée après les années 1950, parce qu'à cette époque tous les musées créés par des étrangers étaient considérés comme «impérialistes». Les professionnels des musées chinois préféraient alors souligner l'importance du Musée de Nantong parce qu'il fut le premier musée fondé non pas par des étrangers, mais par un Chinois. Ce bref rappel permet de mesurer combien il est important de repenser l'histoire des musées chinois telle qu'on la connaît aujourd'hui.

Plus récemment, un article écrit par un chercheur portugais a proposé une autre version de cette histoire, en considérant un musée fondé à Macao en 1829 par des expatriés britanniques comme le premier musée en Chine, sa date de création étant bien antérieure à celle du Musée de Zikawei⁴. Ce Musée de Macao n'a cependant eu qu'une très courte durée de vie, car il était géré essentiellement par des personnes liées à la Compagnie britannique des Indes orientales et qu'au moment où cette compagnie a perdu son privilège de monopole et cessé ses activités commerciales à Canton et Macao en 1834, ce musée n'a pas survécu. Il s'agit donc d'un musée qui fut actif pendant à peine cinq ans, et c'est sans doute la raison pour laquelle son existence est restée ignorée jusqu'à tout récemment. Étant donné sa date de création et en l'état actuel des connaissances, il semble qu'on puisse le reconnaître comme le premier musée de Chine. Cela nous amène à nous demander pourquoi un tel musée fut créé en ce lieu et à ce moment de l'histoire. Quelle était sa nature ? A-t-il laissé des traces sur la société locale ? L'article mentionné ci-dessus soulignait surtout la contribution de certains expatriés britanniques à la connaissance de l'histoire naturelle chinoise en Grande-Bretagne à travers ce musée (ils ont en effet envoyé des spécimens vers leur pays), sans pour autant expliquer pourquoi une telle entreprise a pris place à ce moment-là. Bien que peu d'archives directes aient été laissées par ce musée, les documents le concernant que nous avons pu analyser révèlent pourtant une référence explicite à un musée indien à Calcutta, un aspect important que la précédente étude avait totalement ignoré. Pour bien répondre à notre questionnement et mieux comprendre la référence indienne

141. Pour le Musée de la Branche chinoise du Nord de la Société asiatique royale, voir Li-Chuan Tai, «Zhanshi ziran : Shanghai Yazhou Wenhui Bowuyuan ji qi kepu huodong (1874-1952)», *La Sinologie Française*, vol. 18, 2019, p. 72-116 ; Li-Chuan Tai, «The Shanghai Museum and the introduction of taxidermy and habitat dioramas into China, 1874-1952», *Archives of Natural History*, vol. 48, n° 1, avril 2021, p. 111-130.

4. Rogério Miguel Puga, «The First Museum in China: The British Museum of Macao (1829-1834) and its Contribution to Nineteenth-Century British Natural Science», *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 22, n° 3-4, 2012, p. 575-586.

dans cette histoire, la présente étude propose de replacer le Musée de Macao dans un contexte reliant l'Angleterre, l'Inde et la Chine.

La création du Musée de Macao

Il faut, dans un premier temps, préciser quelle est la situation de Macao à cette époque. Depuis 1757, le commerce mené par les Occidentaux en Chine est limité à Canton par le gouvernement chinois, et les étrangers ne sont pas autorisés à circuler en dehors de cette ville. Et même à Canton, ils n'ont pas le droit de séjourner en dehors de la saison du commerce, qui commence autour du mois d'octobre pour se terminer en mars de l'année suivante. Le reste de l'année, les étrangers sont obligés de retourner dans leurs pays d'origine ou de trouver un endroit à proximité pour attendre l'ouverture de la nouvelle saison du commerce⁵. C'est ainsi que Macao est peu à peu devenu un lieu de résidence privilégié pour les étrangers faisant des affaires à Canton, et ce, dès les années 1770. En dehors des Portugais, la communauté britannique était la plus grande communauté occidentale de Macao en raison de l'importance accrue du commerce entre l'Angleterre et la Chine⁶. À son apogée, elle comptait autour de 120 âmes, mais avec le va-et-vient, il y avait en moyenne environ 70 personnes résidentes. Sur ce nombre, il faut encore déduire les 30 à 40 personnes qui allaient s'installer à Canton pendant la saison du commerce⁷. Ces individus ont peu à peu développé des activités culturelles et des loisirs à Macao. Le musée qui nous concerne ici est apparu dans ces circonstances.

Comme nous l'avons déjà évoqué, ce petit musée est né d'une initiative privée d'employés de la Compagnie britannique des Indes orientales et non pas de la compagnie elle-même ; il existe donc très peu de traces le concernant dans les archives de la compagnie. Cependant, deux documents relatifs respectivement à sa création et à sa fermeture font référence à un musée indien. Le premier document est un article publié dans l'un des premiers journaux en Chine, *The Canton Register*, en date du 2 mars 1829. Cet article annonce la création d'un certain «British Museum in China» et utilise en

-
5. Pour plus de détails sur Canton aux XVIII^e et XIX^e siècles, voir par exemple Louis Dermigny, *La Chine et l'Occident : le commerce à Canton au XVIII^e siècle, 1719-1833*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 1964 ; Paul A. Van Dyke, *The Canton Trade, Life and Enterprise on the China Coast, 1700-1845*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2005.
 6. Sur les Britanniques à Macao, voir par exemple Austin Coates, *Macao and the British, 1637-1842 : Prelude to Hong Kong*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2009 (la première édition est de 1966).
 7. Arthur W. Hummel, «The Journal of Harriet Low», *The Library of Congress Quarterly Journal of Current Acquisitions*, vol. 2, n° 3-4, 1945, p. 45-60.

fait le contenu d'un prospectus préparé par les personnes à l'initiative de ce musée pour en expliquer les objectifs principaux et présenter la liste des objets pouvant être collectés afin d'y être exposés⁸.

Trois points intéressants méritent d'être mis en évidence concernant ce prospectus : 1. Les initiateurs ont d'abord pensé mettre sur pied une société savante afin d'assurer la fondation et le maintien de ce musée qui se voulait un cabinet d'histoire naturelle et de curiosités artistiques de style européen. 2. Le prospectus souligne un élément contextuel important à considérer concernant la création de ce musée, à savoir le climat local humide dans lequel il est difficile de préserver durablement des spécimens d'animaux. Mais selon ses auteurs, une recette chimique déjà connue à l'époque pouvait aider à résoudre ce problème. Toujours selon ces auteurs, si le musée à Calcutta, soutenu par la Société asiatique du Bengale (*Asiatic Society of Bengal*), pouvait fonctionner depuis plusieurs années, ce musée embryonnaire à Macao devait pouvoir survivre également. On voit ici clairement que pour les Britanniques à l'origine de la création du Musée de Macao, le musée à Calcutta et la Société asiatique qui le soutenait constituaient une référence bien connue. 3. Enfin, ce prospectus a été traduit en chinois par Robert Morrison (1782-1834) afin de le diffuser et de le faire circuler parmi les marchands chinois à Canton, avec l'intention de les inciter à donner plus de spécimens au musée. Morrison, qui fut le premier missionnaire protestant en Chine, était aussi un traducteur professionnel employé par la Compagnie britannique des Indes orientales à Canton. D'après les auteurs du dit prospectus, l'un des objectifs de ce musée était justement de montrer aux visiteurs chinois comment des spécimens pouvaient être bien préservés et exposés dans le but de faire avancer les connaissances générales sur les productions naturelles et artisanales locales méconnues des étrangers.

Quant au deuxième document, qui nous montre le lien direct entre le Musée de Macao et le musée à Calcutta, il est extrait de la revue tenue par la Société asiatique du Bengale à Calcutta⁹. Après la dissolution du Musée de Macao, Robert Inglis a envoyé une collection de 148 spécimens d'oiseaux et de mammifères de petite taille issue du musée chinois dont il était membre, afin que celle-ci soit donnée au musée à Calcutta. Ce don fut mentionné dans le numéro de mai 1836 du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Il est intéressant de souligner ici que cette collection n'a pas été offerte au British

8. «British Museum in China», *The Canton Register*, 2 mars 1829.

9. «Proceedings of the Asiatic Society. Wednesday Evening, the 4th May, 1836», *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, n° 52, 1836, p. 249.

Museum de Londres, ni au Musée d'histoire naturelle de Cambridge, mais bien à Calcutta, pour le musée de la société savante locale.

Cela nous amène à retracer plus en amont la relation établie entre les Britanniques résidant à Canton et Macao et ceux de Calcutta dans le cadre d'échanges, mais aussi de circulation des informations et des spécimens relevant de l'histoire naturelle. Avant cela, arrêtons-nous un moment sur un troisième document qui nous indique le nom des personnes impliquées très concrètement dans les activités du Musée de Macao. Il s'agit d'une lettre datée du 24 février 1829 envoyée par Robert Morrison à George Thomas Staunton (1781-1859)¹⁰. Morrison y annonce la création d'un musée à Macao et indique qu'il fut difficile de trouver un nom pour ce musée. C'est ainsi que les participants à la réunion mentionnée dans la lettre décidèrent de l'appeler provisoirement «British Museum in China». Étant donné le fait que Morrison évoque dès le début de sa lettre ce musée à Macao, on peut en déduire qu'il était personnellement impliqué dans cette affaire et que Staunton était sans doute l'une des personnes qui soutenaient cette idée depuis un certain temps. Toujours d'après Morrison dans cette même lettre, George Harvey Vachell (1799-1839) tenait la place de conservateur du musée, ou «curator», John Russell Reeves (1804-1877) celle de secrétaire, alors que Henry Matthew Clarke assumait le rôle de trésorier. Vachell, diplômé de l'Université de Cambridge, était alors aumônier pour la Compagnie britannique. Il était très impliqué dans la collecte de spécimens et en a envoyé un certain nombre d'entre eux à l'un de ses anciens professeurs de Cambridge. John Russell Reeves était, comme son père John Reeves (1774-1856), inspecteur du thé pour la Compagnie. Enfin, Clarke n'était alors qu'un simple «writer» pour la Compagnie, mais il avait acquis un assez bon niveau en langue chinoise auprès de Morrison, qui enseignait le chinois aux agents de la Compagnie depuis l'année 1810¹¹.

Les lettres échangées entre Robert Morrison et George Thomas Staunton, conservées dans les mémoires de Morrison, ont également révélé que le modèle de la société asiatique, institution qui s'accompagne souvent d'une bibliothèque et d'un musée, était à l'un comme à l'autre familier. George Thomas Staunton, aussi connu comme Staunton Junior, était alors considéré comme le premier sinologue d'Angleterre. Il a participé à la première mission diplomatique anglaise en Chine à l'âge de 11 ans, en raison du lien qui existait entre son père George Leonard Staunton

10. Eliza A. Morrison, *Memoirs of the Life and Labours of Robert Morrison*, London, Longman, Orme, Brown, Green, and Longmans, 1889, vol. 2, p. 424.

11. Susan Reed Stifler, «The Language Students of the East India Company's Canton Factory», *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*, n° 69, 1938, p. 64, 67.

(1737-1801), secrétaire de Lord George Macartney (1737-1806), et ce dernier, ambassadeur extraordinaire qui conduisit cette même mission en 1792. Staunton Junior était alors l'une des rares personnes qui pouvaient communiquer directement en chinois, ayant appris cette langue peu avant le départ et pendant le voyage. Bien que cette mission fut un échec, l'empereur Qianlong remarqua le talent de ce petit garçon et lui offrit un cadeau, geste qui rendit George Staunton célèbre. Devenu adulte, il devint en 1798 employé de la Compagnie britannique des Indes orientales à Canton. Ayant gagné de bons revenus et las de sa vie en Chine, il décida de rentrer en Angleterre en 1817 pour se consacrer à la vie politique de sa nation, tout en continuant ses activités de savant orientaliste.

C'est ainsi qu'inspirés par l'exemple de la Société asiatique du Bengale et avec l'idée d'égaliser la Société asiatique créée à Paris en 1822 (la première de ce genre en Europe), Staunton et d'autres fondèrent en 1823 la Société asiatique de Londres, qui obtiendra peu après la charte royale et deviendra la *Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*. Staunton était dans ce projet essentiellement accompagné par Henry Thomas Colebrooke (1765-1837), un spécialiste du sanskrit qui fut pendant huit ans le président de la Société asiatique du Bengale, et Alexander Johnston (1775-1849), un expert de l'histoire de Ceylan où il occupa la charge de juge en chef pendant huit ans avant de retourner en Angleterre. La *Royal Asiatic Society* se voulait l'équivalent britannique de la Société asiatique de Calcutta. La nouvelle société se dota immédiatement, comme son modèle de Calcutta, d'une bibliothèque et d'un musée. Dans sa lettre datée du 13 avril 1823 annonçant cette nouvelle à Morrison, qui résidait encore à Canton, Staunton demande l'accord de ce dernier pour l'inscrire comme membre de cette nouvelle société savante londonienne¹². Il apparaît donc clairement que tous deux connaissent bien le modèle des sociétés savantes et il est possible que Morrison espérait promouvoir l'idée de la création d'une société asiatique à Macao, avec une bibliothèque et un musée, mais qu'étant donné la taille insuffisante de la communauté britannique sur place pour maintenir les activités d'une telle société savante, un musée rassemblant les objets ayant été collectés individuellement fut d'abord créé.

12. Eliza A. Morrison, *Memoirs of the Life and Labours of Robert Morrison*, vol. 2, *op. cit.*, p. 229-233.

Trois institutions à Calcutta en lien avec le Musée de Macao

Pour bien comprendre le lien entre les Britanniques de Macao et ceux de Calcutta, il faut d'abord connaître la situation de l'Inde britannique à cette époque. Nous savons que la Compagnie britannique des Indes orientales a obtenu sa charte spéciale le 31 décembre 1600 et qu'elle est après cela entrée en concurrence avec d'autres pays occidentaux en Asie. En Inde, elle a successivement constitué trois entités administratives territoriales pour consolider son contrôle dans le pays : la présidence de Bombay (établie en 1662), la présidence de Madras (1684) et enfin la présidence du Bengale (1765). Cette dernière, tardivement établie, est devenue le centre politique, économique et culturel de l'Inde britannique avant que Calcutta ne devienne la capitale de l'Inde britannique en 1772, ce qu'elle restera jusqu'en 1911.

Les institutions indiennes en lien avec notre sujet, telles que la Société asiatique du Bengale, son musée, ainsi que le Jardin botanique de Calcutta, sont toutes apparues au cours de cette période marquée par la prospérité du Bengale, et qui sera considérée plus tard par certains savants indiens comme le début de la « Renaissance bengalie ».

La société asiatique du Bengale a été fondée en 1784. Il semble qu'il s'agisse là de la première société savante entièrement consacrée à l'étude des langues et civilisations asiatiques. D'après son fondateur William Jones (1746-1794), la recherche menée au sein de cette société savante portait sur toutes les activités humaines et tous les objets naturels disponibles en Asie¹³. Cet exemple de Calcutta sera suivi à Bombay (1804), à Madras (1812) et à Londres (1823) où, comme cela a été évoqué plus tôt, les Britanniques de retour d'Asie ont créé une société savante en obtenant plus tard le soutien du roi d'Angleterre. Cette société londonienne ayant eu l'agrément d'une charte royale, elle porta donc le titre de Royal Asiatic Society¹⁴. Les autres sociétés présentes dans les colonies, malgré le fait qu'elles avaient été établies plus tôt, sont peu à peu devenues des branches de cette maison mère. En plus des trois sociétés présentes en Inde, les Britanniques résidant dans des villes comme Hong Kong (1845), Colombo (1845), Shanghai (1857), Yokohama (1872), Singapour (1877), Pékin (1885), Séoul (1900), Bangalore (1909), Rangoon (1910) ou Bankipur (1915) ont tous établi une branche de

13. "The bounds of investigations will be the geographical limits of Asia, and within these limits its enquiries will be extended to whatever is performed by man or produced by nature", In William Jones, «A Discourse on the Institution of a Society, for Inquiring into the History, Civil and Natural, the Antiquities, Arts, Sciences and Literature, of Asia», *Asiatick Researches*, n° 1, 1788, p. ix-xvi.

14. Eden Frederick Pargiter (dir.), *Century Volume of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland 1823-1923*, London, The Society, 1923, p. ix.

la Société asiatique, et certaines d'entre elles subsistent encore aujourd'hui. La seule branche qui fut créée en dehors de l'Asie est la McGill University Oriental Society située à Montréal, mais elle n'a existé que pendant cinq années, de 1911 à 1916.

Le musée de la Société asiatique du Bengale, connu alors sous le nom de «Indian Museum of Calcutta», a été créé en 1814 sur la proposition de Nathaniel Wallich (1786-1854), qui était alors un membre actif de ladite société savante et également surintendant du Jardin botanique de Calcutta (Botanical Garden of Calcutta). L'objectif de ce musée était de rassembler les objets susceptibles d'illustrer les particularités artistiques et naturelles de l'Orient. D'après la résolution de la Société, les objets suivants sont les bienvenus dans les collections du musée :

des gravures sur pierre ou plaques de laiton, des anciens monuments hindous ou mahométans, des représentations de divinités hindoues, des monnaies et des manuscrits anciens, des armes de guerre propres à l'Orient, des outils de fabrication et d'art autochtone, des animaux propres à l'Inde, séchés ou préservés, des squelettes ou des os spécifiques de ces animaux, des oiseaux empaillés ou préservés, des plantes et des fruits séchés, des préparations minérales ou végétales propres à la pharmacopée orientale, des minerais de métaux, des alliages de métaux, des minéraux de tout acabit, etc.¹⁵.

Si l'on compare cette liste avec celle mentionnée dans le prospectus concernant le Musée de Macao, on remarque une similitude entre les deux musées.

La troisième institution indienne ayant un certain lien avec les expatriés britanniques résidant à Canton et à Macao est le Jardin botanique de Calcutta. Celui-ci a été fondé en 1787 sur la proposition du colonel-ingénieur de l'armée britannique des Indes, Robert Kyd (1746-1793), avec l'objectif de rassembler et de cultiver des arbres et des plantes, et plus particulièrement, les plantes qui pouvaient servir d'aliments en cas de famine, ainsi que les plantes ayant une valeur économique ou médicinale¹⁶. De par sa dimension et son importance, il était considéré comme le deuxième jardin botanique le plus important de l'empire britannique après les Jardins de Kew à Londres¹⁷. Dès le début, les directeurs successifs de ce jardin ont contacté les résidents

15. Trustees of the Indian Museum, *The Indian Museum, 1814-1914*, Calcutta, Baptist Mission Press, 1914, p. 2.

16. Ray Desmond, *The European Discovery of the Indian Flora*, Oxford and New York, Clarendon Press, 1992.

17. Adrian P. Thomas, «The Establishment of Calcutta Botanic Garden: Plant Transfer, Science and the East India Company, 1786-1806», *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 16, n° 2, 2006, p. 177.

britanniques à Canton, à Macao et en Asie du Sud-Est pour collecter des plantes utiles et essayer de les cultiver. Si le transfert et la culture réussissaient, les plantes étaient ensuite distribuées à l'ensemble des jardins botaniques de l'empire britannique, qui ne cessait alors de s'étendre à travers le monde, et ce, depuis la victoire sur Napoléon jusqu'au partage de l'Afrique vers la fin du XIX^e siècle. Évidemment, toutes les colonies ne se sont pas dotées d'un jardin botanique ou d'un jardin expérimental et l'initiative de créer un tel établissement émanait finalement plus souvent des personnes résidant dans les colonies que d'une décision du pouvoir royal. Cependant, pour avoir une idée approximative de la dimension de ce réseau des jardins botaniques, on peut s'appuyer sur les chiffres relatifs au règne de la reine Victoria. En 1837, année où elle est montée sur le trône, il existait environ 10 jardins botaniques d'outre-mer dans l'empire britannique, alors qu'en 1901, année de son décès, on en comptait 126¹⁸.

Les deux derniers tiers du XIX^e siècle représentent donc une période bien marquée du développement de ces jardins. Dans ce réseau des jardins d'outre-mer, les Jardins de Kew ont bien sûr joué un rôle important, mais ce n'était pas systématique. Joseph Banks (1743-1820), qui avait été inspiré par l'entreprise de Pierre Poivre (1719-1786) sur l'île Maurice, fut le plus actif pour développer la transplantation des plantes utiles dans ce réseau des jardins de l'empire, et ce, bien qu'il ne soit pas le superintendant officiel des Jardins de Kew. Après son décès en 1820 et en raison du manque de soutien royal, le jardin londonien connut une chute d'activité, voire même un risque de fermeture¹⁹. De son côté, le jardin de Calcutta, sous la direction de William Roxburgh (de 1793 à 1813) et surtout de Nathaniel Wallich (de 1817 à 1846), a joué un rôle de leader dans la distribution des plantes utiles à travers le réseau des jardins britanniques.

Pour ce qui est des plantes chinoises envoyées de Canton vers l'Inde, on peut remonter jusqu'en 1790, date du premier envoi depuis la Chine effectué par le capitaine Cumming²⁰. Figurent ainsi sur la liste d'envoi : de la cannelle, diverses espèces de pêches et d'oranges, des poires, des litchis, des mangues, des mangoustans, des ramboutans, des bambous, des roses, des plantes à fleurs vivaces, des aïrelles rouges et surtout des plants de thé.

18. Eugenia W. Herbert, *Flora's Empire*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2011, p. 143.

19. Ray Desmond, *The History of the Royal Botanic Gardens Kew*, London, Royal Botanic Gardens, Kew, 2007, chapitre 9.

20. Dawson Turner Copies, Joseph Banks Correspondence, Department of Botany, Natural History Museum of London, vol. VII f. 64, List of plants brought from China to the Company's Botanic Garden at Calcutta by Capt. Cumming, 12 Feb 1790.

Au total, 5 621 plantes ont été transportées par bateau de Canton à Calcutta, mais à l'arrivée, 2 584 d'entre elles étaient déjà mortes et seulement 3 037 ont finalement survécu au transport. Parmi celles-ci se trouvaient 272 plants de thé, contre 2 000 morts. Cependant, la tentative de culture à partir de ces 272 plants de thé n'a pas apporté de résultats concluants. C'est pourquoi en 1793, alors que Lord Macartney avait été envoyé en tant qu'ambassadeur auprès de l'empereur de Chine, l'astronome de l'équipe, James Dinwiddie (1746-1815), a été chargé de transporter des plants de thé chinois jusqu'à Calcutta pour un autre essai²¹. Malheureusement, la majorité des plants arrivèrent en mauvais état, si bien que le résultat des transplantations fut encore une fois décevant. Il fallut attendre l'invention et surtout la mise en usage généralisée des caisses vitrées de Nathaniel Bagshaw Ward (Wardian Cases) à partir du milieu des années 1830 pour voir augmenter le taux de survie des plantes. C'est ainsi qu'un chasseur de plantes (*plant hunter*) aussi expérimenté que Robert Fortune (1812-1880) réussit à transporter les meilleurs plants de thé entre 1848 et 1851, d'abord vers Calcutta et ensuite vers des régions plus tempérées comme l'Assam et le Darjeeling²². À partir de là, les cultures de thé d'origine chinoise se sont développées et répandues en Inde. Elles se sont même intensifiées à partir des années 1880 grâce à un processus industriel qui a provoqué l'accélération de la production de thé en Inde, permettant ainsi à l'Angleterre de ne plus être dépendante des importations de thé produit en Chine. Le thé indien a alors supplanté le thé chinois sur le marché mondial.

À l'occasion de son premier voyage en Chine de 1843 à 1846, Robert Fortune a été sélectionné par John Reeves et des membres du comité chinois de la Société d'horticulture de Londres pour collecter et transporter des fleurs encore inconnues en Europe²³. Pour ce voyage, il a également reçu un soutien financier de la part de Reeves fils, qui fut pendant un temps le secrétaire du Musée de Macao et devint un partenaire de la compagnie Dent après que la Compagnie britannique des Indes orientales eut cessé ses activités à Canton et à Macao. Afin de faciliter son séjour en Chine, Reeves fils a également aidé Fortune à trouver des logements à Hong Kong et à Shanghai²⁴. Pour son deuxième voyage en Chine de 1848 à 1851, Fortune est cette fois-ci envoyé par la Cour des directeurs de la Compagnie des Indes orientales pour

21. Tim Robinson, *William Roxburgh: The Founding Father of Indian Botany*, Chichester, Phillimore & Co. Ltd., 2008, p. 133.

22. La région d'Assam est devenue anglaise en 1826, Darjeeling en 1835.

23. Jane Kilpatrick, *Gifts from the Gardens of China: The Introduction of Traditional Chinese Garden Plants to Britain 1698-1862*, London, Frances Lincoln Ltd., 2007, p. 217.

24. Jane Kilpatrick, *Gifts from the Gardens of China*, *op. cit.*, p. 219.

y trouver les meilleurs plants de thé. À Shanghai, il bénéficie de l'aide de Thomas Chaye Beale (c. 1805-1857), fils de Thomas Beale (1775-1841), l'un des plus anciens expatriés britanniques de Macao qui avait en outre fait des dons de spécimens au Musée de Macao. Thomas Chaye Beale procure alors à Robert Fortune des compradores et des serviteurs et lui offre tout le soutien logistique nécessaire pour que ses chasses et ses transports de plants de thé chinois se passent dans les meilleures conditions possibles²⁵. On voit bien que plusieurs Britanniques ayant vécu à Macao ont ainsi eu l'occasion de contribuer aux transferts de plantes utiles de la Chine vers l'Inde ou l'Angleterre.

À travers divers documents, on peut maintenant identifier les correspondants principaux des jardins botaniques indiens à Canton et à Macao. Il y a par exemple William Kerr (c. 1782-1814), le premier jardinier professionnel envoyé par les Jardins Kew en Chine en 1803 sur la recommandation de Joseph Banks²⁶. Il faut aussi mentionner John Reeves père, un inspecteur de thé employé par la Compagnie britannique des Indes orientales à Canton de 1812 à 1831, qui a non seulement introduit beaucoup de plantes chinoises en Angleterre, mais a en outre laissé à la postérité un ensemble de dessins de plantes et d'animaux chinois qu'il avait fait réaliser par des dessinateurs chinois à Canton. Ces dessins font maintenant partie des collections du Muséum d'histoire naturelle de Londres, de la Société royale d'horticulture et de la Société zoologique de Londres²⁷.

Dans le cas de Kerr, mises à part les plantes chinoises qu'il introduit en Angleterre, avec parmi elles 238 nouvelles espèces, il faut aussi mentionner les 58 nouvelles plantes chinoises arrivées à Calcutta grâce à lui²⁸. Après le départ de Kerr pour Colombo, à Ceylan, où il occupe une place de superintendant d'un jardin botanique, John Reeves devient à Canton le correspondant principal pour communiquer avec Calcutta, mais aussi avec d'autres jardins botaniques britanniques. Par exemple, dans une lettre datée du 12 janvier 1815, Banks demande à Johnston, l'un de ses correspondants à Ceylan, d'envoyer un citronnier du pays à Reeves. Et dans une lettre datée du 14 novembre 1820, Reeves mentionne à Banks un envoi de litchis de la Chine vers Calcutta. Malheureusement, Banks était alors décédé depuis juin,

25. *Ibid.*, p. 240.

26. Euan H. M. Cox, *Plant Hunting in China: A History of Botanical Exploration in China and the Tibetan Marches*, New York, Oxford University Press, 1986 (première édition : London, William Collins Sons, 1945), p. 49.

27. Peter James Palmer Whitehead and Phyllis Irene Edwards, *Chinese Natural History Drawings: Selected from the Reeves Collection in the British Museum (Natural History)*, London, Trustees of the British Museum (Natural History), 1974, p. 17.

28. Tim Robinson, *William Roxburgh: The Founding Father of Indian Botany*, *op. cit.*, p. 230-231.

une nouvelle qui n'était pas encore parvenue jusqu'à Reeves, très certainement en raison de la distance qui séparait les deux pays.

Un dernier point mérite d'être souligné : lorsque les plantes chinoises envoyées au jardin botanique de Calcutta pour y être cultivées montraient des résultats satisfaisants, elles étaient alors reproduites afin d'être envoyées à différents jardins d'essai botanique des colonies britanniques comme Saint Vincent, Penang, Ceylan, l'Île Maurice, l'Île de Sainte-Hélène, etc., suivant la création de jardins d'essais botaniques dans ces lieux. Il ne s'agit donc pas d'un envoi à sens unique depuis la Chine vers l'Angleterre, mais d'un réseau multidirectionnel par le biais duquel les plantes de différentes régions ont circulé, au nombre desquelles se trouvaient des plantes chinoises.

Conclusion

À travers divers documents, on voit bien qu'il existait un réseau qui était alors en construction, reliant les sociétés asiatiques et les jardins botaniques, et qui visait à faire circuler des informations, des connaissances, des spécimens, ainsi que des plantes vivantes entre Londres, Canton, Calcutta et de nombreuses autres colonies britanniques. La création du Musée de Macao s'est sans doute réalisée avec l'idée de s'appuyer sur ce réseau en construction afin d'acquérir de plus nombreux spécimens émanant des différentes régions du monde et de contribuer à l'enrichissement de ce même réseau en collectant plus de spécimens venus de Chine. Le cas du Musée de Macao va donc bien au-delà du simple envoi de spécimens chinois d'histoire naturelle vers l'Angleterre par des expatriés britanniques résidant alors en Chine. Si la courte existence de ce musée ne lui permit pas d'atteindre son objectif, il faut souligner que les Britanniques de Hong Kong et plus tard de Shanghai ont également essayé par différents moyens de réaliser des projets du même ordre.

En ce qui concerne Hong Kong, l'idée de construire un jardin botanique a ainsi été introduite peu après son acquisition au profit de l'Angleterre par des personnes ayant vécu à Macao, comme John Francis Davis (1795-1890) et Karl Gützlaff (1803-1851), et le projet a finalement été réalisé en 1864²⁹. Une Société asiatique y a d'ailleurs été établie dès 1845 et elle est devenue la Branche chinoise de la Société asiatique royale de Londres dès 1847. Elle

29. «Preliminary Address», *Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society*, n° 1, 1847, p. xiv-xvi; D. A. Griffiths and S. P. Lau, «The Hong Kong Botanical Gardens, A Historical Overview», *Journal of the Hong Kong Branch of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, 1986, p. 55-77.

a eu comme premier président John Francis Davis, qui avait commencé à vivre à Canton et à Macao à partir de 1818 (à l'âge de 18 ans) pour ne quitter la région qu'en 1835 avant de revenir en Asie comme gouverneur général de Hong Kong en 1844³⁰.

À Shanghai, la Branche chinoise du Nord de la Société asiatique a été établie en 1857 et le projet de fonder un musée relevant de cette société fut envisagé dès le début avant d'être finalement mis en œuvre en 1874. Ce musée, qui a existé pendant 78 ans, a eu beaucoup de succès dans cette ville et jusque dans la Chine tout entière. Il n'a clos ses portes qu'en 1952. L'initiateur principal de ces activités scientifiques et culturelles à Shanghai fut Elijah Bridgman, qui était aussi un missionnaire proche de Robert Morrison depuis le début des années 1830³¹. On peut ainsi voir ces exemples de Hong Kong et de Shanghai comme un héritage implicite du Musée de Macao³².

30. George Beer Endacott, *A Biographical Sketch-Book of Early Hong Kong*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 2005, p. 23-29.

31. Michael C. Lazich, *E. C. Bridgman (1801-1861), America's first missionary to China*, Lewiston: Edwin Mellen Press, 2000.

32. Cet article est issu des projets de recherche subventionnés par l'Academia Sinica (AS-CDA-105-H01) et le Ministère des Sciences et Technologies (MOST-103-2410-H-001-035-MY2) à Taiwan que je remercie pour leur soutiens. Je tiens également à remercier le professeur Shenwen Li pour sa chaleureuse invitation à présenter les résultats de cette recherche au colloque *Rencontres et interculturalité entre l'Orient et l'Occident*.